Samuel BAUDRY, Denis REYNAUD, dirs, *Nouvelles Formes du discours journalistique au XVIII^e siècle. Lettres au rédacteur, nécrologies, querelles médiatiques*

Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. Littérature et idéologies, 2018, 266 pages

Jean-François Tétu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16695>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.16695

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018

Pagination : 374-377

ISBN : 978-2-8143-0543-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Tétu, « Samuel BAUDRY, Denis REYNAUD, dirs, *Nouvelles Formes du discours journalistique au XVIII^e siècle. Lettres au rédacteur, nécrologies, querelles médiatiques* », *Questions de communication* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16695> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.16695>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

Samuel BAUDRY, Denis REYNAUD, dirs,
*Nouvelles Formes du discours
journalistique au XVIII^e siècle. Lettres au
rédacteur, nécrologies, querelles
médiatiques*

Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. Littérature et idéologies, 2018,
266 pages

Jean-François Tétu

RÉFÉRENCE

Samuel BAUDRY, Denis REYNAUD, dirs, *Nouvelles Formes du discours journalistique au XVIII^e siècle. Lettres au rédacteur, nécrologies, querelles médiatiques*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. Littérature et idéologies, 2018, 266 pages

- 1 En introduction de cet ouvrage, Denis Reynaud remarque qu'on pourrait croire que la « civilisation du journal » (titre de l'important livre collectif dirigé par Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, Paris, Nouveau Monde Éd., 2011) commence au XIX^e siècle. Or, « les journaux du XVIII^e siècle ont inventé, testé, développé et imposé certaines formes spécifiques de discours qui apparaissent encore aujourd'hui comme participant de l'essence même du journalisme » (p. 5).
- 2 Au cours des dernières décennies, nombre d'études de grande ampleur convergent vers cette position. Il faut rappeler d'abord les 1 267 notices de l'irremplaçable *Dictionnaire des journaux (1600-1789)* de Jean Sgard (Paris, Universitas, 1991, accès : <http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr>) et son *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)* (Oxford, Voltaire Foundation, 1999, accès : [---

Questions de communication, 34 | 2018](http://dictionnaire-</div><div data-bbox=)

journalistes.gazettes18e.fr), mais aussi par exemple les six volumes du *Dictionnaire de la presse française pendant la Révolution* de Gilles Feyel (Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2005-2018) ou encore, dans les années 1980, les travaux du Centre d'études du XVIII^e siècle de l'université Lyon 2 parmi lesquels ceux de Claude Labrosse et Pierre Rétat (*L'Instrument périodique. La fonction de la presse au XVIII^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985). Il faut dire aussi que, désormais, la numérisation des collections de presse fournit aux chercheurs un instrument essentiel pour interroger le passé.

- 3 Ici, un double parti pris : examiner le fonctionnement des périodiques comme ancêtre des formes contemporaines et penser ensemble la presse francophone et la presse britannique, et cela sur trois objets très différents. La première partie est consacrée à la place des lecteurs dans le développement du journal, c'est-à-dire la construction de la notion d'opinion publique (les six premiers chapitres, pp. 13-126). La deuxième partie porte sur la naissance de la nécrologie comme genre journalistique (pp. 129-199). Et la dernière vise la controverse journalistique comme « lieu d'arbitrage de querelles dont le public devient juge » (p. 9).
- 4 On l'aura compris, les maîtres-mots de ce livre sont le « tribunal du public » et « l'opinion publique », omniprésents dans l'instrument de critique sociale que sont les lettres, dans les exemples de la réussite bourgeoise que fournissent les nécrologies et dans l'éminence sociale, la célébrité du conflit qui oppose Voltaire et Jean-Jacques Rousseau de 1756 à leur mort.
- 5 Évidemment, on pense d'emblée au deuxième chapitre de *L'Espace public* de Jürgen Habermas (trad. de l'allemand par Marc B. de Launay, Paris, Payot, 1978 [1962]) qui a pointé rapidement le rôle du *Tatler*, du *Spectator* et du *Guardian*, dont le courrier des lecteurs, si l'on peut dire, poursuivait les discussions du public des cafés (*ibid.* : 53). Ici, c'est Alexis Lévrier qui interroge « le courrier des lecteurs dans les “spectateurs” d'expression française » (pp. 43-60). Il y eut au total 112 « Spectateurs » de langue française au XVIII^e siècle, suivant le modèle de l'hebdomadaire de Joseph Addison et Richard Steele (*The Spectator*) qui, de mars 1711 à décembre 1712, avait publié 500 lettres de lecteurs. Jürgen Habermas (1962, cité par Alexis Lévrier, note 3, p. 43) avait montré comment « dès le XIV^e siècle, l'ancien échange épistolaire a été transformé en une sorte de système corporatif de correspondance commerciale ». Ici, il s'agit de montrer comment l'écriture épistolaire est le moyen de construire et de maintenir un dialogue avec le public, sur un modèle initié en France par le *Mercure galant* (créé en 1672 et rédigé sous la forme de lettres adressées à une dame de province). Autant dire que ces « lettres au rédacteur », fictives ou non, constituent bien un « genre » journalistique, qui, selon Alexis Lévrier, bascule vers la fiction et l'abstraction, soulignant ainsi l'essor de la subjectivité où a pris naissance le genre littéraire caractéristique du XVIII^e siècle, le roman bourgeois, la peinture psychologique des caractères sous la forme de biographie, qui est tout autant un mode original de critique sociale. Alexis Lévrier tente de dresser une typologie de ces lettres : lettres non destinées au Spectateur, mais bel et bien publiées, une sorte de « lecture par effraction » selon Alexis Lévrier à propos du *Spectateur français* de Marivaux (p. 50) ; lettres non pas directement adressées au Spectateur mais destinées à être publiées, « à mi-chemin de l'espace privé et de l'espace public » ; lettres qui jouent le rôle de tuteur ou de guide, emblématique du projet moral de ces journaux, « médecins des mœurs » en somme (p. 52) ; lettres-témoignages qui ont clairement une fonction publique, où le

courrier des lecteurs « devient le prétexte à de véritables échappées vers le roman » (p. 53) ; lettres enfin qui mettent en scène la réception du périodique. Alexis Lévrier souligne que le *Spectator* original de Joseph Addison et Richard Steele brouillaient « volontairement la frontière entre lettres authentiques et lettres imaginées » (p. 56) et que les versions françaises n'ont jamais pu obtenir une relation aussi intense avec le public que l'original anglais qui recevait des milliers de lettres (Jürgen Habermas – 1962 – rappelle que, après le remplacement du *Spectator* par le *Guardian*, « sur le mur ouest du café *Button's* on fixa une tête de lion dans la gueule duquel le lecteur glissait sa lettre, p. 53). Sans doute l'intensité de la relation au public anglais venait-elle aussi de la liberté de publication anglaise (fin du *Licensing Act* après la révolution de 1688, en 1695), bien éloignée de la surveillance de la presse française (Alexis Lévrier en montre les limites, « Les fausses morts du Roi-Soleil, ou l'impossible contrôle de l'information », *Le Temps des médias*, 30, 2018, pp. 32-46). Il reste que, bien longtemps avant nos blogs actuels, cet échange avec le public et devant le public donne la mesure de l'intense circulation des échanges au XVIII^e siècle.

- 6 Avant l'article d'Alexis Lévrier, Samuel Baudry développe la « naissance du genre du courrier les lecteurs dans la presse britannique » (pp. 13-42), dont il montre les règles implicites d'écriture et le lien entre les sujets traités et les formes stylistiques retenues. Car, « dès ses origines, la presse est liée à la forme épistolaire » (p. 14) ; il dresse une typologie des périodiques à partir de cette correspondance dont il souligne l'intense circulation (p. 17), tant ces lettres sont citées, réutilisées, rééditées, indiquant le glissement du privé au public. À partir de deux tendances qu'il nomme « coopérative » et « polémique », sa typologie comporte quatre types (contribution, proposition, science et dispute – tableau, p. 22). Il ouvre deux domaines d'investigation, le rôle des lettres dans la construction d'une idéologie de la liberté individuelle (espace public bourgeois selon Jürgen Habermas), et les liens entre l'épistolarité, le vrai et la fiction (pp. 32 sq.), car les vérités doivent être proposées par différents « personnages » (p. 39), véritable clé de l'échange entre genres romanesque et épistolaire.
- 7 Du chapitre de Baudouin Millet sur la rhétorique des lettres au rédacteur de la *Monthly Review* et de la *Critical Review*, deux revues littéraires de grande taille (500 pages deux fois par an pour la *Critical Review*) qui, elles, ne comportent pas de lettres fictives, on retiendra surtout la violence de l'invective, absente à ce niveau des périodiques français, et deux attitudes ou deux *ethos* distincts de leurs lectorats respectifs, juges éclairés ou polémistes violents.
- 8 Le développement des « Affiches » en France à la fin du siècle (il y en a alors 40), ancêtres des journaux d'annonces légales, est lié au développement de ce qu'il faudrait peut-être nommer société de consommation, tant il apparaît qu'elles sont destinées à des consommateurs plus qu'à un groupe social précis (p. 79). Elizabeth A. Bond étudie 3 500 lettres (pp. 77-86), généralement liées à la profession de leurs auteurs. On y trouve un nombre assez important de femmes qui accentuent le caractère « d'intimité publique » de l'échange entre journaux et lecteurs et entre lecteurs eux-mêmes, et aussi ce caractère propre à l'espace public naissant de l'appel au « tribunal public » ou tribunal du public, « spectateur et arbitre des controverses et des débats » (p. 89).
- 9 Enfin, nous retenons de cette première partie le chapitre de Ghazi Eljorfi sur « le courrier féminin dans la *Quotidienne* de l'an III » (pp. 113-126), réparti ici en trois catégories, les lettres au rédacteur dont une femme est l'auteur, celles dont une femme est le sujet, et textes envoyés au rédacteur et publiés par lui, amorce d'une étude plus

large sur le statut épistolaire des lectrices, et marque du combat de ce journal pourtant vivement réactionnaire pour la liberté d'expression.

- 10 La deuxième partie est composée de quatre chapitres : la naissance du genre dans la presse britannique par Nigel Stark (traduit par Denis Reynaud, pp.129-138), sa naissance dans la presse française par Anne-Marie Mercier-Faivre (pp.139-158), les nécrologies jansénistes en 1749 par Henri Duranton (pp.158-185) et enfin les nécrologies de Marivaux, « source d'informations, prétextes à polémiques, fabrique de clichés ? » (pp.185-199) par Catherine Ailloud-Nicolas. Rappelons d'abord que, largement précédé du mot *nécrologe* (édition de 1762), le terme *nécrologie* n'apparaît dans le dictionnaire de l'Académie Française que dans l'édition de 1832. Il n'empêche que la nécrologie comme genre journalistique est fort antérieur. En Angleterre, il succède au *Newsbook* de 1622, recueil de nouvelles où paraît la première notice nécrologique, brève biographie qui propose l'évaluation d'une vie, et distincte en cela du récit de presse ordinaire. La nécrologie est distincte aussi du compte rendu annuel des décès de Londres que fit *The Gentleman's Magazine* pendant deux siècles, qui fournit par ailleurs, avec le nombre de morts infantiles, une image assez sombre de l'âge des Lumières. Ce même journal fut le premier à introduire des jugements négatifs sur des personnalités de marque, ce qui enrichissait considérablement le genre. Dans la presse française, où on passe aussi de la liste au récit, c'est un nouveau rapport au genre biographique que produit la nécrologie ; longtemps réservée à la sphère de la Cour, vers 1750 cette rubrique se détache du carnet mondain comme des nouvelles politiques, d'abord dans les feuilles d'annonces et les journaux littéraires. Anne-Marie Faivre-Mercier dresse un tableau des professions des personnes qui font l'objet d'une notice nécrologique dans *Le journal de Paris* (p. 144) et montre que, si ce journal laisse de côté les hommes très célèbres et les femmes, il s'ouvre à beaucoup de professions intermédiaires et à des inconnus. Mais il s'agit moins de faire état d'anecdotes de la vie privée que « de l'histoire et de la nature du génie et des talents » (p. 150). En effet, la nécrologie se tient à la jonction des deux genres de l'éloge et de la biographie dont elle se rapproche progressivement (tableau, p. 155). Là encore, « la principale originalité réside dans l'interaction que [la presse] propose à ses lecteurs à travers le genre de la lettre » (*ibid.*). Ces vies, souvent de citoyens ordinaires, « qui dressent le portrait de différents *ethos* et d'un imaginaire social varié » sont en quelque sorte un « dictionnaire du temps » (p. 157).
- 11 On insistera davantage sur le passionnant chapitre que Henri Duranton consacre aux nécrologies jansénistes. On connaît mieux les *Nouvelles ecclésiastiques*, périodique janséniste clandestin (notice 1 027 du *Dictionnaire des journaux* (1600-1789)), grâce notamment au livre d'Arlette Farge, *Dire et mal-dire, l'opinion publique au XVIII^e siècle* (Paris, Éd. Le Seuil, 1992). Seul journal populaire d'opposition religieuse et politique en France à cette époque, cet hebdomadaire fut un modèle d'organisation de presse clandestine, d'où sa longévité (1728-1803) et sa diffusion exceptionnelle malgré la surveillance policière. On sait que la promulgation de la bulle *Unigenitus*, en 1713, ouvrait pour tout le siècle une querelle importante pour ou contre l'acceptation de la *Constitution*, qui est son nom propre. Le Parlement de Paris y trouvait le moyen de s'affirmer comme un contre-pouvoir indispensable à la bonne marche de l'État, et fortement gallican, prêta main forte au jansénisme hostile à la Cour de Rome : le refus de sacrement de l'église pouvait faire l'objet d'une riposte juridique comme trouble à l'ordre public. En résumé, en 1749, la direction du mouvement janséniste prend à témoin une opinion publique qui suit cela avec un vif intérêt dont témoigne la très

large diffusion des remontrances du Parlement, généralement presque confidentielles. Ce n'est plus seulement le refus de sacrement qui est ici le moteur de cette quasi-campagne de presse, mais le récit de morts (45 en 1749) que le refus d'adhésion à la bulle avait écartés de l'enterrement religieux usuel, « l'exemplarité héroïque des humbles transcendés par leurs convictions » (p. 167). Ces courtes chroniques sont des récits de vie, à peu près tous sur le même modèle, qui montrent la résistance du mourant face à une Église officielle qui se venge de façon mesquine au moment des funérailles. Ces récits empruntent à la fois aux schèmes narratologiques de la tragédie contemporaine et au modèle des Vies de saints, et cela de façon d'autant plus efficace qu'au moule narratif normalisant s'ajoute un effet de réel qui demande de faire du récit un acte de littérature. Ce qui se joue ici est bien « la contestation de l'autorité par un simple fidèle au nom d'une vérité supérieure, la conviction d'être dans le vrai » (p. 178). Au fond, mieux vaut mourir sans le viatique de l'extrême onction et l'accompagnement de l'Église que parjure. Finalement, conclut Henri Durantou, « paradoxe non perçu par les intéressés, cet ultime acte de foi ouvre tout grand les portes de la déchristianisation ».

- 12 Le traitement des polémiques est l'objet de la dernière partie, consacrée à la médiatisation de la querelle entre Voltaire et Jean-Jacques Rousseau dans la presse française et britannique. Cette querelle est intéressante en ce que, née dans l'espace médiatique, elle se développe dans l'espace public (p. 203) ; elle pose notamment la question de savoir si la presse est le lieu même du développement de cette querelle, comme lieu éditorial de production d'un discours polémique, alimenté par la méchanceté et la mauvaise foi de Voltaire ou le caractère de Jean-Jacques Rousseau, et finalement de comprendre les enjeux du discours médiatique.
- 13 Sans doute, ce livre présente-t-il quelques difficultés pour le lecteur peu familier de la presse ancienne, du fait de l'inévitable érudition qui accompagne son objet, mais il est un stimulant notable pour les questionnements contemporains sur les formes de l'espace public et les genres journalistiques (citons par exemple la très remarquable thèse de doctorat en sciences du langage de Marie-Laure Florea sur *Les nécrologies dans la presse française contemporaine*, soutenue en 2015 à l'Université Lumière Lyon 2) et, bien entendu, la revendication récente dans la presse en ligne du « tous journalistes » ou « we, the media », autrement dit les formes de la modernité.

AUTEURS

JEAN-FRANÇOIS TÉTU

Élico, Sciences Po Lyon, université Lumière Lyon 2, F-69000
jf-tetu[at]orange.fr